

Avant-propos

« Nous devons être intellectuels et violents. »

Charles Maurras

20 avril 2012, Paris

Une foule compassée, recroquevillée sous le soleil froid de Paris en avril, se presse autour de la petite église Saint-Germain-l'Auxerrois face à la magnificence du Louvre. Une majorité d'hommes vêtus de sombre et quelques jolies femmes élégamment éplorées viennent rendre un dernier hommage à René Resciniti de Says, *Néné* pour les intimes, ou bien encore René l'Élegant, un surnom de voyou parigot pour cet aristo franco-italien qui n'aimait rien tant que le mélange des genres.

C'était son dernier printemps... un printemps maussade comme cette époque dans laquelle il ne se reconnaissait plus. Le sérieux de ces temps sans grâce ne le concernait pas. Lui, dont la vie a été une farce tragique, s'est éteint comme il a vécu : de manière absurde. Une tranche de gigot fatale est venue mettre un terme à une tranche de vie peu banale...

Certes, cette mort grotesque ne ressemble guère au personnage que ses amis proches imaginaient plutôt dans la peau d'un macchabée criblé de balles, ou une cible opportunément *suicidée* par des barbouzes ou des voyous. Même le curé, dans son homélie, s'étonnera à voix haute en regardant le cercueil : « Si on m'avait dit que celui-là mourrait dans son lit... »

Aujourd'hui, ce n'est pas seulement Néné que nous enterrons ; c'est notre jeunesse.

Ses amis ? Ils sont venus, ils sont tous là : anonymes pour la plupart, mais pas pour tout le monde. Notamment pour les renseignements, généraux ou particuliers, qui se faufilent entre les petits groupes de gaillards émus comme des enfants attendant de pénétrer à l'intérieur de l'église.

Pourquoi les flics ?

Parce que, parmi cette assemblée de fidèles – fidèles à Néné surtout – il n'est guère d'enfants de chœur. Derrière les mises bourgeoises de ces messieurs, l'œil averti reconnaîtra d'anciens mercenaires qui firent le coup de feu au Liban ou en Afrique en compagnie de Petit René ou Max – autres pseudos. Il y a enfin quelques voyous plus ou moins rangés des voitures qui doivent leur fortune à l'habileté de leur ancien obligé. On y reconnaît aussi d'anciens activistes d'extrême droite évoquant entre eux les faits d'armes de ces années soixante-dix, quand leur jeunesse côtoyait celle de ce Camelot intrépide, capable de corriger à lui seul trois gauchistes. Le sang bleu fut en effet un sanguin.

Ce n'est pas la Cour des miracles, mais presque, à laquelle viennent s'agrèger des aristos en rupture de ban, des Italiens pas très catholiques, des Juifs pas très orthodoxes, des Africains pas blancs bleus et deux ou trois francs-maçons bien *logés*. On y croise aussi un préfet – hors cadre, sinon hors norme – des demi-folles, des demi-mondaines, de vrais dingues, des marquis, un descendant des rois de France, un scénariste richissime, une cinéaste gironde, des journalistes amis, des intellos, deux ou trois historiens, un trafiquant d'armes, des zéloteurs de la Restauration nationale, des contempteurs de la restauration rapide, des chevaux de retour du Jockey Club, des tailleurs sur mesure, un producteur notoire de disques ennuyeux et des dandys désormais orphelins de leur avocat des élégances parisiennes.

Des avocats, précisément des *baveux*, comme disait Néné, il y en a pléthore. Ils viennent de perdre leur meilleur client... quand bien même celui-ci ne payait jamais le moindre honoraire.

Point de famille pour cet orphelin des causes perdues. Sa

seule tribu, ce sont ces hommes et ces femmes, cette mosaïque hétéroclite d'individus qui ont croisé un jour la route de René et qui se réunissent pour la première fois, et sans doute la dernière, sous l'étendard baroque de l'Action Française, le mouvement monarchiste auquel Néné demeura fidèle sa vie durant.

Quant aux femmes présentes, auxquelles il fut si peu fidèle – sinon à toutes – elles résument un tant soi peu la vie amoureuse de l'homme à femmes, de l'homme à fables.

Des putains, des aristos, des artistes et des jeunes filles en pleurs se signent au passage du cercueil porté sur le parvis par de jeunes Camelots. Chacune d'elles, mais une en particulier qu'il considérait comme sa femme – elle qui savait tout, mais jamais n'a trahi – est un pan de cette fresque.

Et puis, il y a moi, simple quidam, vaguement auteur.

J'enterre aujourd'hui le héros de mon enfance, quand René, la vingtaine à peine, venait à la maison rejoindre les aînées de notre fratrie dans leur piaule adolescente. C'était au temps des Who, de Pompidou, des fusées sur la Lune et des pattes d'éléphant ; au lendemain de Mai 68, sillage que Néné prit très vite à contre-courant.

Depuis ma jeunesse, je n'ai cessé de croiser Néné. Parfois, je n'avais plus de nouvelles pendant des années – on le disait « à l'étranger » – et il réapparaissait, tantôt riche, sapé sur mesure et vivant dans le Triangle d'or avec une princesse africaine, tantôt maigre et mal rasé, flottant dans des hardes chiffonnées, claudiquant dans de méchantes chaussures, portant à bout de bras dans un sac élimé son petit chien Rocky, tout ce qui lui restait de sa défunte mère.

Pouvais-je me douter alors que le petit garçon plein d'admiration pour ce jeune voyou racé, une sorte de James Dean des beaux quartiers – il vivait sur les Champs-Élysées –, un jour contera sa vie ?

Aux cours de conversations informelles chez Dominique, notre restaurateur et ami, témoin de nos libations, quelques bribes de sa vie hors norme prirent avec le temps, et dans mon esprit, la forme de ce livre. Ces dernières années, René devenait bavard... Sans doute, jouant de mon inconditionnel intérêt pour lui, il en

charriait des tonnes, contant de sa verve parigote une fresque trop parfaite pour être authentique.

Avait-il fait tout ce qu'il racontait, ou le mythomane était-il si habile que tout l'édifice fantasmagorique édifié depuis quarante ans était de ce marbre dans lequel on grave les légendes ? Je l'ignorais encore.

Même si je prenais soin de trier, je commençais à avoir de la matière, de la dynamite même, et la langue verte de mon ami relevait le tout à la manière d'une sauce subtile. Toutefois, même si la confiance dont il m'honorait était sans faille, René, inquiet par un sixième sens qui n'appartenait qu'à lui, un instinct d'homme traqué – il ne vécut jamais longtemps à la même adresse et changeait souvent d'identité – fit machine arrière. « Non, décidément, je ne peux pas faire ce livre ou bien on me flinguera », me confia-t-il une des dernières fois que je le vis.

Bien sûr, depuis quelques années, mon admiration s'était émoussée devant la décrépitude. Mais pas ma profonde affection. Même si le dandy aventureux avait viré clochard ou presque, quémendant ici et là quelques euros pour des clopes ou une mousse, vivant de la générosité de ses amis et de l'indulgence de ses femmes, il ne me prit jamais l'inélégance de brûler ce que j'avais aimé. D'ailleurs, depuis quand brûle-t-on une tête brûlée ?

Et puis voilà. René est mort ; dans les bras de Blandine et Olivier Perceval, ses derniers bienfaiteurs. La nouvelle s'est propagée en quelques heures via le net, pétrifiant notre nébuleuse dans un chagrin insoupçonnable, réunissant pour la première et dernière fois les cercles concentriques de sa vie.

Sa mort a levé le contrat moral qui nous liait. S'il était exclu de publier quoique ce soit de son vivant sans son aval, en revanche, rien ne s'opposait à ce que ce récit ne lui survive point. Encore me fallait-il prendre soin de ne pas heurter quelques susceptibilités alentour et m'assurer que certains amis de mon ami me donneraient leur feu vert. Dans ce genre d'affaire, on n'est jamais trop prudent...

J'eus le feu vert en question, mais à condition de demeurer dans les clous. C'est-à-dire de ne pas jeter en pâture les noms de gens

qui n'ont aucun intérêt à une telle publicité. Parler, O.K., mais sous pseudonyme. D'autres m'ont fait l'amitié de s'exprimer sous leur véritable identité.

Pourquoi tant de prudence ? Parce que René l'Élegant, même après sa mort, demeure un objet à manier avec précaution ; comme une bombe à retardement...

My Generation

La vie était douce et le bonheur facile. C'était l'âge d'or de l'adolescence, que les petits génies du capitalisme avaient érigé en marché.

Grâce aux stratèges de la société de consommation balbutiante, les années soixante avaient réinventé la jeunesse. Elle était désormais un mode de vie, une attitude, une valeur ajoutée. Les Beatles étaient plus célèbres que le Christ et le général de Gaulle louait les charmes de Brigitte Bardot. La modernité était anglo-saxonne – bientôt viendrait le premier homme sur la Lune – et la France, un vieux pays coupé entre anciens et modernes, entre Antoine et Johnny.

Jacques Dutronc, figure tutélaire du Drugstore, promenait sur l'air du temps une ironie absurde, sans méchanceté ni revendication, tandis que Michel Delpech faisait l'*Inventaire 66* en déplorant le « même président ». Quant à cette ganache de Malraux – plus gaga que yéyé – tout ce qu'il trouvait à chevrotter, c'est que les Champs-Élysées, le territoire de René, étaient devenus une colonie américaine et que cela n'était pas tolérable. Devant ce *casus belli*, René laissera tomber la condamnation définitive : « Vieux con plein de tics ! »

Au printemps 1967, les Champs sont un podium ouvert à tous les vents. Et celui de la liberté en particulier. Tandis que les cheveux des garçons s'allongent, les jupes des filles raccourcissent. Ainsi en a décidé l'anglaise Mary Quant qui offre au monde civilisé la vision de ces jambes que deux millénaires judéo-chrétiens

avaient dérobées aux yeux des hommes. Les cabriolets – MGB, Triumph et Alfa Gulietta – sont autant de transports amoureux qui véhiculent l'insouciance d'une génération de *happy few* sans guerre, sans chômage ni soucis. Et le cinéma, la passion de René, renaît sous de nouveaux codes qu'il décrypte, chaque jour que Dieu fait, en entrant – gratos – par la porte de sortie.

Il se roule dans son époque comme un chat dans un édredon. Comme un minet, précisément, un « minet du Drugstore », nébuleuse informelle entrée dans la légende grâce à trois mots de Dutronc dans *Les Playboys*. Au sein de cette tribu tentaculaire, composée de multiples cercles, on célèbre le culte des fringues – boots anglaises, gabardines Burberry's, jeans étroits, chemises Lacoste, blazers à blasons, mocs Weston, shetlands trop courts. On joue parfois les terreurs, on pique des disques chez Sinfonia, le disquaire des Champs, et on sillonne « la plus belle avenue du monde » en quête de surprise-partie chez les bourgeois du 16^e. Le Bus Palladium est le centre du monde et ses satellites sont le Top Ten – Mimi Pinson – ou le Relais de Chaillot. On jerke sur Ronnie Byrd, on singe les british et l'on chante à tue-tête *My Generation*, l'hymne des Mods : « Hope I die before Get old »¹. Quant à l'idéologie qui préside à cette bande, il n'en est guère. Le Drugstore n'est le parti de rien, si ce n'est le parti d'en rire.

René participe pleinement à ce programme, mais en le saupoudrant d'une pincée vénéneuse qui tient aussi bien à sa personnalité – héritage paternel vraisemblablement – qu'à son modèle en technicolor : James Dean. Depuis *La Fureur de vivre* en 1955, et James Dean en icône adolescente intemporelle, le « mauvais garçon » est à la mode, celui que les filles dans le vent plébiscitent. Dans sa version originale, le film s'intitule *Rebel without a cause*. René connaît chaque scène par cœur. Et s'il déplore celles où un puceau maniéré gâte un peu la virilité du propos, il s'identifie au personnage torturé que campe James Dean. À

1. « J'espère bien mourir avant d'être vieux ». *My Generation*, The Who.

l'instar de Dean – ou du Marlon Brando de *L'Équipée sauvage* – René se voit en rebelle sans cause... alors même qu'il est à la veille d'épouser celle du « nationalisme intégral » d'un certain Charles Maurras... qui n'est pas à proprement parler une idole de *Salut Les Copains*.

L'insouciance de René est celle de sa génération.

« L'insouciance, c'est vraiment ce qui caractérise cette époque » se souvient Albert Cohen¹, ami très proche de René à cette époque, puis plus tard, après une éclipse de quinze ans. Dans son magasin cossu de la plaine Monceau, où les étoffes précieuses côtoient des complets sur mesure dignes de Saville Row, ce tailleur réputé, tout en rondeurs et gentillesse, ne cache pas une vive émotion. « René était passionné par les vêtements. C'était l'un de nos points communs, puisque c'est devenu mon métier. Mais lui, dont ce ne fut jamais la profession, en savait autant qu'un grand faiseur. C'était assez étonnant et très drôle de l'entendre discourir des heures. Et puis, pour moi qui arrivais de Marseille en cette fin des années soixante, René incarnait le Parisien dans toute sa splendeur. Il avait le bagout du Titi – il parlait comme Jean Gabin qu'il imitait à la perfection –, l'élégance des beaux quartiers et la vivacité d'esprit qui va avec. Et, surtout, il était drôle, joyeux et très cultivé. C'était étonnant pour son âge. Nous passions des heures au DrugBerry, rue de Berri, ou au Drugwest à l'écouter nous édifier sur l'histoire de France. Il semblait connaître tout et tout le monde. En tout cas, sur les Champs et alentour, tout le monde savait qui il était [...] Nous allions aux Puces ensemble pour acheter des fringues. Je me souviens qu'un jour où j'avais très mal aux pieds à cause de mauvaises chaussures, il m'a porté sur le dos depuis les Puces jusqu'au métro le plus proche. Nous avions de l'affection l'un pour l'autre... Je ne sais pas exactement ce qu'il a fait par la suite – il paraît qu'il a fait la guerre – mais je n'ai pas le moindre souvenir

1. Albert Cohen, homonyme de l'auteur de *Belle du seigneur* mais tailleur de grande réputation de son état, sis boulevard de Courcelles dans le 8^e arrondissement de Paris.

du voyou que d'autres décrivent. Au contraire ! René, jeune, s'il cultivait un côté James Dean, ne se battait pas pour autant. En tout cas, pas en ma présence. Nous étions quand même des jeunes gens de bonne famille ! [...] Quand il est mort, j'ai été profondément affecté. Il était ma jeunesse, et ce temps sans nuages de la fin des années soixante. »

La fin des sixties parisiennes, c'est aussi le temps de la révolte et de l'ennui. L'ennui, parce que c'est de son âge et que l'air du temps n'est plus à la soumission des jeunes devant l'autoritarisme des adultes. Ce n'est pas une question de gauche ou de droite, mais de génération. C'est dans l'air, dans les chansons et dans les cœurs. Mais René en rajoute une couche. Ce sera d'ailleurs sa constante dans la vie, sa manière de se singulariser, d'épater la galerie et lui-même : être toujours « plus » que les autres.

Ainsi, sa détermination à vouloir toujours vivre libre et loin des contingences bourgeoises ne sont guère compatibles avec les règles édictées par la morale des adultes en général, et celles du lycée Condorcet en particulier, sinistre caserne républicaine à la discipline de fer où il passe le plus clair de son temps.

Alors, plus qu'un autre, et bien avant les manifs panurgiennes, il fout le bordel au lycée, se bat comme un voyou et décide une bonne fois pour toutes que les profs, gardes-chiourme du savoir, n'ont pas à lui dicter sa conduite ni sa pensée. Il est à ce point ingérable que les autorités compétentes, malgré des semaines de colle, songent très sérieusement à le virer de leur établissement. La mère de René, Ellia Barolo, est donc convoquée une fois de plus et doit rendre des comptes à ce tribunal enseignant qui voudrait bien se débarrasser du trublion.

Pauvre maman, trois fois humiliée, qui apparaît avec un vieux vison élimé, vestige de sa splendeur passée. Humiliée par ce fils indigne, son Renato qu'elle eut si tard et si mal, mais qu'elle aime, malgré toutes ses frasques, comme un trésor. Humiliée ensuite, parce que son français, toujours aussi approximatif malgré trente années de vie parisienne, inspire à ces juges, petits fonctionnaires

étriqués, une supériorité aux accents xénophobes. On ne comprend rien à ce qu'elle raconte et, quand elle se met à pleurer, ce n'est pas la compassion qu'elle suscite, mais l'agacement. Humiliée enfin, parce que, dans les années soixante, un couple séparé est un couple suspect, une cellule malade, et que, forcément, le rejeton d'une telle union bancale est a priori un cas social, pour ne pas dire clinique. Seule, Madame Vatré, professeur d'anglais et mère d'Éric Vatré¹, s'opposera à l'exclusion de René ; qui lui en sera toujours reconnaissant. « Je n'ai connu René qu'au début des années quatre-vingt, mais il gardait à l'égard de maman une gratitude touchante. Il était chahuteur, mais dans le cours d'anglais il se tenait, car, disait-il, maman avait une autorité naturelle. Il était très sensible au fait que ma mère avait reçu la sienne pour un entretien particulier fort aimable. Maman a pris la défense de René en conseil de classe et il a été maintenu... provisoirement. Alors que monsieur Descombes, le prof de maths qui détestait René, lui lancera devant tout le monde "Resciniti, vous finirez sur l'échafaud !" Cela, René ne l'a jamais oublié. »²

* * * *

Au Drugwest, le jeudi sans lycée, on refait le monde – et la mode. Il y a là Greg, venu de sa banlieue, Jean Pierre Filip, deux ou trois filles, clones de Françoise Hardy – période beauté du diable – et quelques types, blazer et mèche en place. Dans son coin habituel, René, dans un costard à fines rayures de son père, qui lui donne un air de premier communiant, parcourt quelque journal en laissant les autres à leurs bavardages autour de la dernière surprise-partie.

Dans le journal, la guerre des Six Jours fait la une ; à Matignon, Georges Pompidou se succède à lui-même ; on évoque aussi la

1. Éric Vatré, essayiste, historien, journaliste et éditeur d'obédience « monarchiste ». Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont cinq en collaboration avec l'historien Jean-François Chiappe.

2. Entretien avec l'auteur.

création d'une Agence nationale pour l'emploi et la participation dans les entreprises. Mais c'est la photo de cette fille brune à la beauté bouleversante aux côtés d'Elvis Presley qui retient l'attention de René.

– Eh! Les mecs, vous avez vu la gonzesse que va épouser ce con d'Elvis? dit-il à la cantonade en brandissant le cliché de Priscilla.

– Elle fait vulgaire, commente une Françoise Hardy en tirant sur la paille de son Coca.

– Justement! répond René. C'est avec les filles vulgaires qu'on s'amuse...

– Comme Tania? insiste la jeune fille, vénéneuse.

– Tania n'est pas vulgaire, mademoiselle! Elle a de gros nichons, c'est différent. Pas vrai Greg?

– Ben... euh, oui... bredouille le témoin de moralité.

Cette complicité avec Greg autour des seins de Tania, la danseuse russe du Lido, s'explique parce que René, qui vit pratiquement au-dessus du music-hall, a la clef pour accéder au toit du cabaret. « C'était tout René ça! » s'enthousiasme encore Greg. « Il avait ce côté Gavroche, un peu canaille et démerdard. Les filles du Lido, au printemps revenu, bronzaient intégralement nues sur le toit de la boîte, et René se faisait toujours un plaisir de convier les potes, cachés derrière une cheminée, pour contempler cette vision de paradis païen. Vingt-cinq filles splendides, flanquées de seins parfaits, de jambes interminables et de croupes incendiaires s'offraient en toute innocence au soleil et la concupiscence des puceaux que nous étions... à l'exception de René. »

– Il n'y a pas que les filles dans la vie, insiste encore la petite peste ravissante. Regarde la guerre en Israël. Ça c'est sérieux.

– Je hais le sérieux qui nous a fait tant de mal! s'écrie René en se marrant. Mais quitte à parler du repos du guerrier, je préfère quand même Bardot à Golda Meir.

– ... mais, sérieusement, que penses-tu de cette guerre?

– Je pense que les Israéliens ont raison de ne pas se laisser emmerder par les Arabes. Si cette baderne de de Gaulle avait fait

de même, aujourd'hui l'Algérie serait encore française et Bastien Thiry serait toujours vivant¹.

– Bien parlé ! intervient un des jeunes hommes présents. Rejoignons-nous à Occident, René !

– Sûrement pas ! D'abord, je ne suis pas fasciste, puisque je suis Action Française². Et ensuite, la ligne d'Occident, c'est exactement le contraire. Faudrait que tu te renseignes, mon vieux. Vous avez cet illuminé de Duprat³ qui déteste tellement les Juifs qu'il en

1. Bastien Thiry, ingénieur militaire, activiste pro Algérie française, participe à l'attentat du Petit Clamart le 22 août 1962 contre le Général de Gaulle. Il sera condamné à mort par la Cour militaire de justice et fusillé au Fort d'Ivry le 11 mars 1963.

2. L'Action Française, courant de pensée autant que mouvement politique né à la fin du XIX^e siècle en réaction à l'Affaire Dreyfus. Pendant toute la moitié du XX^e siècle, l'Action Française, dont Charles Maurras, essayiste, théoricien et philosophe monarchiste, fut l'âme et le dirigeant, mènera des actions pour dénoncer la « Gueuse » (la République), le marxisme, les Francs-maçons et le bellicisme allemand. D'essence antiparlementaire et forte de milliers de Camelots du roi, militants armés de cannes plombées destinées à combattre autant les opposants dans la rue que les forces de l'ordre, l'Action Française sera logiquement classée à l'extrême droite. D'autant qu'en prônant un « antisémitisme d'État », l'anti-allemand radical Charles Maurras, l'homme de la « seule France » et du « nationalisme intégral », ne se fit pas que des amis. Malgré sa position hostile au national-socialisme, résurgence selon lui, du pangermanisme, il rallie le régime du Maréchal Pétain en 1940. Ce qu'il paiera lors d'un procès retentissant à la Libération dont il accueillera le verdict en s'écriant devant un public interdit : « C'est la revanche de Dreyfus ! ». Il achèvera sa brillante carrière en prison.

Après la guerre, et malgré le rôle déterminant de nombreux disciples de Maurras dans la Résistance – et Charles de Gaulle lui-même –, l'Action Française connaît une « éclipse ». Sa force de mobilisation renaît vraiment à partir du milieu des années soixante en réaction à « l'Affaire algérienne », à la guerre froide et à la « menace communiste ».

3. François Duprat, théoricien du « nationalisme révolutionnaire » (c'est-à-dire du néo-fascisme) a été une figure du groupe Occident avant d'en être exclu au printemps 1967 après une sombre histoire de violences sur le campus de l'université de Rouen, quand un commando Occident tombe sur des militants d'extrême gauche du comité Vietnam. Serge Bolloch, militant de gauche et

arrive à soutenir les Palestiniens. Mais, cela ne l'empêche pas de rencontrer Pierre Goldman¹. Et puis, je m'excuse, mais Occident, c'est quand même la succursale de la préfecture de police.

– Qu'est-ce que tu insinues ? suggère le jeune Occident.

– Je n'insinue pas. Je dis les choses, se raidit René. Occident est notoirement infiltré par les flics. Et Duprat est sans doute le premier d'entre eux.

– Alors Madelin est un flic aussi selon toi ?

– J'ai jamais dit ça. Je ne pense que du bien de Madelin à titre personnel, mais ce n'est pas ma crémerie.

– Oh ! Il est super beau, Madelin, on dirait Kennedy ! s'enflamme la jeune fille en se tortillant sur sa banquette à la pensée du jeune leader charismatique d'extrême droite qui, régulièrement, alimente la chronique des faits divers politiques pour ses actions dans le Quartier latin contre les premiers gauchistes.

– Oui, il est peut-être beau ma chérie, mais ce n'est pas le sujet. Taper sur les cocos, c'est bien, mais ce n'est qu'une partie du problème. C'est tout le Système qu'il faut combattre. Tous ces vieux cons gaullistes, ces radsocs mous du bide, ces rentiers de la République. Regarde-moi cette grosse vache de Pompidou, ça fait pas rêver, ça stimule pas la fibre patriotique...

futur rédacteur en chef du *Monde*, est tabassé à coups de clefs à molette et tombe dans le coma. Ce qui suscitera un scandale national et un coup de filet d'envergure inspiré, selon la rumeur, par François Duprat qui aurait donné la liste des membres du commando. A savoir : Alain Robert, Alain Madelin, Gérard Longuet, Patrick Souillard, Patrick Devedjian, et d'autres. Le même Duprat sera tabassé par ses anciens amis convaincus de son rôle d'indicateur de police. François Duprat meurt dans un attentat « anonyme » à la voiture piégée le 18 mars 1978. (Lire *François Duprat, l'homme qui inventa le Front National*. N. Lebourg, J. Beauregard, ed. Denoël 2012).

1. Dans les années 60, Pierre Goldman est un militant gauchiste à la notoriété grandissante qui fait le coup de poing contre Occident. Un « accord Duprat-Goldman », du nom des deux protagonistes, aurait été passé entre les deux camps pour convenir des modalités des affrontements entre extrême gauche et extrême droite. Ainsi, décide-t-on, d'après ce fameux *gentleman agreement*, de proscrire armes blanches et armes à feu pour n'en rester qu'aux barres, ceinturons, matraques, etc.

– Oui mais, tu es contre le communisme quand même ? s'enquiert le jeune Occident.

Évidemment que je suis anticomuniste ! Tu as vu leur dernière trouvaille à Moscou ? Brejnev ! Putain ! Ce mec, il est sapé comme un contremaître de chez Renault-Billancourt ! Pantalon avachi, pompes ni faites ni à faire, veste froissée. Mais quelle est cette idéologie de merde qui voudrait qu'on s'habille tous comme des experts-comptables et qu'on vive dans des cages à lapins ?

– Oui, mais les Américains ne sont pas mieux sapés, Néné, et on ne va pas leur faire la guerre, expose prudemment Greg.

– Peut-être. Mais les Américains, ils ont apporté à l'humanité de grands films, le blues et James Dean. Et Gene Vincent, c'est quand même plus dansant que Lénine, non ?

Le serment de la rue du Cirque

Sur les Champs-Élysées, la Harley glisse comme un paquebot par mer calme. Le monstre bicolore, hérissé de phares et de chromes luisants de soleil pèse dans les trois cents kilos, mais se faufile comme une anguille entre les Dauphine, les DS, les bus à plateforme et les 404 Peugeot piégés dans les embouteillages. Au guidon, René, lunettes de soleil, blouson de cuir, boots Weston, Levis blanc cassé et crinière blonde au vent, ignore la multitude qui le regarde passer comme un acteur de cinéma sur le port de Saint-Trop'. Sûr de son effet, il se permet même de toiser les filles, encore bronzées d'un été à Pampelune, qui papotent au feu rouge dans leur Floride décapotable.

Le collier en or, piqué à la môme de Neuilly quelques mois auparavant, a couvert largement l'achat de la bécane. Par les Corses, René a trouvé un bon fourgue qui lui en donnait une fois et demie le prix ; et même si la bécane n'est qu'une occasion – elle date de 1947 – c'est le chic absolu ! En outre, le bouchon du réservoir d'essence est un *spirit of ecstasy*, soit l'emblème ailé que les Rolls arborent sur la calandre.

Derrière lui, sur la selle, à califourchon, minijupe retroussée à la lisière d'une culotte blanche, c'est Marraine. Sa marraine, belle amazone de quarante piges, excentrique comme sa mère dont elle est l'amie depuis les années de vache maigre – avant-guerre.

Marraine, c'est comme une jeune tante ou une grande sœur... ou une fée penchée sur son berceau. La belle quadra aux cuisses fuselées est un croisement heureux entre Bardot et Jane Fonda

à l'apogée de leur beauté. Elle arbore ce glamour sixties, œil charbonneux et bottes blanches de chez Courrèges, qui subliment les femmes cette année-là. Elle est moderne comme une minette, belle comme une Suédoise et drôle comme un pote. Et puis, elle a des copines pleines aux as, comme cette comtesse Lopez de quelque chose, veuve de soyeux lyonnais, qui a embarqué le filleul dans sa Jaguar pour un mois d'été sur la Côte, tous frais payés, avec l'assentiment de Mamita, heureuse d'apprendre que son Renato allait effectuer quelque stage dans l'une des usines de l'amie de son amie. D'ailleurs, Renato en est revenu ravi, bronzé et épanoui, bref, très satisfait de cette expérience... essentiellement menée à l'horizontale dans les palaces de Cannes et Monaco, entre les jambes encore souples de la veuve joyeuse.

– Tu sais, mon petit René, la politique, c'est sérieux et parfois dangereux. Tu devrais plutôt songer à tes études, minaude Marraine en tirant sur sa Dunhill, à la terrasse du Fouquet's, tandis que René regarde si les potes l'ont vu avec sa Harley en si belle compagnie.

– Quelles études? sursaute René, comme si on lui avait parlé de travailler.

Marraine, confidente et conseillère, peut bien sermonner le jeune homme au sujet de son engagement politique naissant, rien n'y fait. Non pas qu'elle soit hostile à son patriotisme, mais son expérience – douloureuse – de la chose publique lui est quelque peu restée entre le soutien-gorge. Il faut dire que cette adolescente prolongée est l'ex-femme de Pierre Clémenti¹, nazi français s'il en est, qu'elle épousait à dix-sept ans pour le meilleur, mais surtout pour le pire. Drôle de destin pour cet ancien mannequin de haute couture, davantage programmé pour

1. Pierre Clémenti (1910-1982), homme politique français, fondateur en 1934 du Parti français national-communiste. Fondateur de la Légion des volontaires français en 1941, combattant sur le front de l'Est contre les Soviétiques. Il sera épuré, condamné à la prison... et renaîtra de ses cendres en fondant avec d'autres le parti Ordre Nouveau.

un cursus Patou-Chanel-Balmain que pour un voyage au camp du Struthof¹ jusqu'à la Petite Roquette en passant par les cachots de la Conciergerie. Et même si elle ne fut pas tonduë à la Libération, et, somme toute, largement épargnée par les rigueurs de l'épuration, elle le doit à ses jambes qui parvinrent à convaincre un officier américain que cette jolie petite Française serait mieux dans une ferme de l'Arkansas à étriller des chevaux noirs, plutôt que dans les geôles de la République française à se faire des cheveux blancs.

Certes, il lui fallait sortir de l'enfer carcéral, mais pas au prix d'un tel destin de *housewife* sinistre. L'ancien mannequin avait bien d'autres projets que de cuisiner des tartes au potiron pour des abrutis habillés en bleu de travail du matin au soir. Un riche mariage avec un Juif pas trop rancunier viendra entériner une remise en question radicale.

– Mais Marraine, je ne suis pas un nazi comme votre premier mari, objecte René

– Ah ! Ne dis pas cela, malheureux ! se révolte-t-elle. Pierre n'était pas nazi ! Il était « socialiste européen » !

– Oui, bon... comme vous voudrez. Mais enfin, c'est quand même Mayol de Lupé² qui vous a mariés...

– Pierre y tenait beaucoup... s'émeut-elle. En tout cas, ton Action Française et toutes ces bagarres dans le Quartier latin, ce n'est pas sérieux. De Gaulle, c'est de Gaulle, mais c'est quand même mieux que les bolcheviques.

– Entre la peste et le choléra..., marmonne René.

1. Le camp de concentration Natzweiler-Struthof en Alsace fut le seul camp nazi en France. Après la Libération, le camp accueillera prisonniers de guerre et collaborateurs condamnés par la justice française. 2000 prisonniers, essentiellement anciens Waffen SS, fils de dignitaires du régime de Vichy, anciens auxiliaires de la gestapo et membres de partis collaborationnistes seront enfermés.

2. Jean Mayol de Lupé (1873-1955), prêtre catholique, aumônier de la LVF, puis de la Division SS Charlemagne. Lors de la prestation de serment des jeunes recrues, il célèbre la messe et dédie son homélie « à Notre très saint-père le pape et notre Führer Adolf Hitler »...

– Bon, allez, on change de sujet, s'égayez-vous. Ce soir, je t'emmène chez Castel!

* * * *

« Tout était singulier chez René » note encore Greg : « Sa personnalité, sa famille, ses relations, ses amours – il avait déjà connu des femmes, quand nous en étions encore à rêver de chastes baisers avec des lycéennes de notre âge. Il n'était pas à proprement parler cultivé, mais il était intelligent, curieux, bohème, ouvert d'esprit. S'il s'était donné les moyens, il aurait pu avoir une carrière brillante dans beaucoup de domaines. Mais ce qu'il voulait déjà, c'était vivre en dehors des normes, comme beaucoup d'ados. Sauf que lui est demeuré, sa vie durant, fidèle à cette ligne de conduite. »

Sur la terrasse des grands magasins Le Printemps, non loin de Condorcet, des jeunes gens intéressés à la *res publica* se réunissent pour refaire – très sérieusement – le monde que leurs parents leur ont légué. Il y a bien sûr les forts en thème, les premiers de la classe à lunettes et les intellos en herbe, à la croisée des chemins. Mais aussi des lycéens « normaux » et des employés du Printemps venus s'édifier autour de leur époque.

Je vous parle là d'un autre temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Quand, avant les loisirs de masse, la télé omniprésente, et plus encore, avant l'ère du net et du téléphone portable, bref au cœur de la préhistoire moderne, il était une fois une humanité encore habitée par des questions qui dépassaient le simple « moi je ». Plus encore, en cette année 1967, le Paris des facs et des lycées, exhalait un parfum séditionnel. Et du côté doctrinal, entre l'extrême gauche et l'extrême droite, il n'y avait rien ; seul le mol arbitrage des adultes, vieillards d'un système vermoulu qui ne parvenait plus à convaincre la génération montante de sa légitimité. Ainsi, le monde se partageait-il peu ou prou entre « vieux cons » et « jeunes merdeux ».

Autour du jeune oracle qui réunit ce jour-là quelques camarades sur le toit du Printemps, il y a René, venu écouter son condisciple, le jeune Bertin, militant et prosélyte Action Française.

Le mec est brillant et drôle, souple intellectuellement, sans cette raideur grotesque qu'on trouve à gauche. Son anarchisme de droite qu'on pourrait déduire de sa rhétorique plaît à René qui trouve dans cette pensée maurrassienne elliptique un écho à ses propres interrogations. Car, René, paradoxe vivant – il le sera sa vie durant –, bien que dans son époque jusqu'au cou et fort aise de cette condition, a déjà cette curiosité sur ce qui l'a précédé. Sera-t-il un voyou ou un intellectuel, ou les deux à la fois? Toujours est-il que ce ne sont pas les vieilles barbes assommantes comme Raymond Aron ou Sartre, frères ennemis de la pensée dominante d'alors, qui peuvent faire rêver un jeune type nationaliste immergé dans un contexte très défavorable. Marx et ses prophètes dominant l'iconographique imaginaire des lycées les plus politisés. Nous sommes au lendemain de « l'abandon » de l'Algérie, au lendemain également de l'élection présidentielle au suffrage universel, une hérésie pour ceux qui, comme René, considèrent la démocratie comme étant le pouvoir des cons pour les cons. Bref, nous sommes au lendemain de... l'Histoire.

C'est aussi le règne omnipotent du général de Gaulle, la bête noire de la jeunesse qui réfléchit, qu'elle soit d'extrême droite ou d'extrême gauche. Un général très particulier dont il n'y a rien à attendre, sinon ses conférences de presse truculentes et néanmoins dérisoires. Un comble quand la guerre froide coupe le monde en deux et que les communistes français – et leurs cadets, gauchistes turbulents – battent le pavé en toute impunité.

Bertin, par sa culture, sa vivacité intellectuelle, ses convictions monarchistes et sa supériorité en âge, aura sans doute influencé René qui découvre l'Action Française quand celle-ci recommence à faire parler d'elle depuis 1965, au moment de la campagne présidentielle, quand les militants étaient allés contester une réunion qu'organisait Jean Lecanuet à la Mutualité. Comparé à Occident, peu ou prou une bande de « blousons noirs fascisants », l'Action Française présente – presque – tous les gages de modération,

et surtout d'esprit responsable. Ce n'est pas un groupuscule, pas davantage une ligue, mais un mouvement organisé autour d'hommes mûrs – Pierre Pujo, Pierre Juhel – gardiens du temple sis 10, rue Croix-des-Petits-Champs. Un vrai journal – *L'Action Française* –, des locaux, de l'argent, des cercles d'étude et des réseaux très étendus – et très influents – et un corpus idéologique qui a su s'adapter aux temps nouveaux en constituent l'assise.

Bertin fut-il l'âme damnée de René ? Probablement pas. Un passeur plus certainement, un éveilleur qui détournera Néné de l'anarchie pour laquelle il avait sans doute autant de prédispositions. Toujours est-il que cette initiation à Charles Maurras depuis le toit du Printemps verra son prolongement dans des manifestations de plus en plus fréquentes où les flics seront majoritairement la cible des Camelots d'avant-guerre, et des jeunes pousses nationalistes de l'avant-Mai.

Mais enfin, pourquoi l'Action Française plutôt qu'Occident ou un quelconque groupuscule anarchiste ?

Parce que, ainsi parlait René de Says, il y avait quelque chose de baroque à l'Action Française, une patine, ce charme désuet et singulier qui perdurait malgré les rouleaux compresseurs du modernisme et du progressisme brandis comme des étendards par les démagogues de l'époque. L'Action Française, ses douairières, ses vieux messieurs et ses revendications surannées, présentaient aux yeux d'un garçon original tous les gages du pittoresque. Ajoutons à cela l'écho lointain de cette vieille noblesse italienne remontant au ^{xiv}^e siècle dont il était issu. Et, ultime argument, la promesse largement tenue, de bastons homériques contre les flics et les gauches.

Le jeune René de Says ressemble déjà – sinon physiquement, du moins psychologiquement – à l'adulte qui se profile. Là où d'aucuns pointent la somme de contractions incompatibles, lui-même ne voit que des cohérences. Il compartimente sa jeune vie, séparant déjà les divers cercles concentriques de ses relations et de ses aspirations qui se croisent parfois sans jamais se rencontrer. Voyou avec les voyous, fils de famille idéal dans les cercles mondains

de son milieu d'origine, dandy au Drugstore, amant très précoce, pour son âge et son époque... et militant nationaliste au sein d'un mouvement qui fait la part belle au catholicisme intégral dont il se moque souverainement... tout en respectant les vieilles dames qui s'en réclament.

* * * *

– Tu fais de la politique, me dit-on...

Le port aristocratique de Monsieur Resciniti de Says père en impose. Même à son fils qui, pour le coup, a rangé sa gouaille au profit d'un phrasé plus adapté aux circonstances présentes. Tous les deux, richement chaussés – la passion des souliers de grands faiseurs est une des rares qu'ils partagent – se tiennent chacun d'un côté du bureau en acajou posé au centre de la vaste bibliothèque de l'appartement non moins immense. Celle-ci, encombrée de centaines d'ouvrages reliés de cuir, est l'ancre de ce père sorti d'un autre siècle. Avec sa robe de chambre pourpre et ce décorum royal, René se fait l'impression d'être d'Artagnan reçu en audience par Richelieu.

– Je milite un peu à l'Action Française, répond René satisfait, comme s'il avait entamé une carrière ambitieuse.

– Ah! L'Action Française! Il ne manquait plus que cela! s'exclame le père en levant les bras au ciel. Grottesques velléitaires qui, depuis un siècle, veulent recoller la tête d'un régime qu'ils ont décapité! Tous ces Orléans, ce Comte de Paris qui balance sa fortune par les fenêtres en bambochant depuis trente ans! Je l'ai croisé celui-là... À la Légion précisément. Il était bête comme ses pieds, au point qu'il croyait aux promesses de de Gaulle qui lui faisait miroiter le trône...

– Vous savez, Père, moi, je ne suis qu'un militant de base. C'est surtout l'anticommunisme qui m'anime... pour le salut de la France, s'avance René comme sur un terrain miné en ironisant à peine.

– Oh! Je t'en prie! Pas de grands mots avec moi! La France, comme tu dis, elle s'en sortira sans toi. Tu ferais mieux de travailler

ton bachot. Ta marraine – cette folle ! – me dit que tu passes ton temps dans les bagarres du Quartier latin. Et, évidemment, comme d'habitude, ta mère ne voit rien, n'entend rien, ne fait rien !

René ne relève pas cette attaque en règle contre sa mère, ce « petit oiseau sur la branche » comme la désigne parfois ce père condescendant, aussi austère qu'égoïste. Faut pas toucher à Mamita ! Jamais. Surtout qu'elle doit se débrouiller toute seule, grappillant ici et là des cachets de plus en plus rares pour des récitals.

Malgré cela, René ne songerait pas à contredire le paternel qu'il voit si peu. D'ailleurs, leurs rapports sont davantage ceux d'un officier supérieur face à un subordonné que des relations père/fils. Rue du Cirque ou dans le château du Midi où René est parfois convié, l'ambiance est plus volontiers au garde-à-vous qu'à la franche rigolade.

– Sans doute auriez-vous préféré que je m'engage aux côtés de Krivine ? ose René

– Ni communiste ni royaliste ! Rien de toutes ces fadaïses. Moi, je n'ai jamais fait de politique et je m'en suis toujours bien porté.

René, amusé par cette profession de foi, a envie de provoquer son père et de lui répliquer, qu'en effet, il n'a jamais rien fait du tout. Pas même travaillé. N'avoir vécu qu'aux crochets des femmes, et de maints trafics inavouables. Mais l'idée d'un tel manque de respect lui est inconcevable, d'autant qu'il ne peut considérer qu'avec admiration ce soldat plusieurs fois blessé. Et puis, un Italien à particule qui s'habille à Saville Row, cela force le respect. Surtout que ce jour-là, il est particulièrement en forme.

– Si tu veux qu'un jour je t'intègre comme cadre dans les bureaux des usines, il va te falloir décrocher ton bac, mon petit bonhomme ! Et ensuite aller à l'université. Et aussi chez le coiffeur te faire couper les cheveux. Tu es zazou maintenant ? Et puis, tu vas me faire le plaisir de laisser tomber tes yéyés de l'Action Française et te mettre sérieusement à étudier. Compris ?

Le ton, bien que peu amène et ne souffrant pas la moindre contradiction, fit sourire René, étonné d'entendre son père, rentier notoire et vaguement président du conseil d'administration des usines de sa femme, lui indiquer ce morne avenir. En outre, c'était

bien la première fois qu'il entendait les gens de l'Action Française traités de yéyés.

– On peut savoir ce qui t'amuse ?

– Rien père, si ce n'est que j'ai d'autres projets dans la vie que de travailler dans un bureau.

– Ah Bon ? s'empourpre la puissance invitante. Et on peut savoir quels projets mon ami ?

– M'amuser...

C'est bien la première fois que René ose une telle insolence. Mais, ce conflit de générations qui monopolise le discours des sociologues est dans l'air du temps et imprègne toutes les couches sociales. À l'heure où la jeunesse est une vertu, la contestation un signe des temps – et les cheveux longs un phénomène de civilisation dont on discourt très sérieusement –, comment échapper à l'humeur générale ?

Dans la bibliothèque aux lourds rideaux de velours, la pénombre mange l'espace, plongeant dans l'ombre des boiseries fatiguées. La théâtralité du lieu et de son père ne parvient pas à convaincre René du sérieux de tout cela. Son père, qui est aussi le celui d'une multitude d'autres enfants, est demeuré un jeune homme fantasque qui ne sut faire qu'une seule chose : la guerre ; c'est-à-dire le prolongement tragique de l'enfance. Alors, quand il doit jouer au père, précisément, il se croit obligé d'adopter le registre qu'il croit juste.

– T'amuser ?

– M'amuser dans la vie. Gagner de l'argent sans travailler, faire la guerre, faire l'amour à de jolies femmes, voyager, perdre ma fortune au jeu et recommencer une autre vie. Bref, m'amuser.

Devant le portrait sommaire que René vient de croquer, le père n'a d'autre choix que de se reconnaître. Il en est sans voix ; mais sans reproche. Il le dévisage, scrutant dans le regard amusé de Néné cette pointe d'admiration insoupçonnable. Le père s'enfonce dans son fauteuil et, d'une voix douce, les yeux dans ceux de René :

– Si c'est ton choix, vas-y mon ami. Il n'y a rien de pire que l'ennui et les convenances bourgeoises. Mais alors donne-toi les moyens. Fais-le avec style et élégance. Une vie libre et aventureuse

ne se conçoit qu'avec des souliers bien cirés. Mais un conseil :
laisse tomber la politique.

René est adoubé. Il se donnera parfois les moyens. Il aura souvent
de belles pompes, mais ne sera pas toujours élégant... et oubliera
d'oublier la politique.

CHAPITRE V

La France s'ennuie

C'est la panne de trop. La goutte d'essence qui fait couler la bielle. À chaque nouvelle petite amie à qui René promet Deauville, le périple s'achève à Saint-Cloud. La Harley en jette, mais, à moins d'être mécano, il n'y a rien à en tirer, sinon un joli piège à filles immobilisé devant la terrasse du Drugwest.

Drôle de destin pour la bécane en rade qui se retrouve quelques semaines plus tard en photo dans *Salut Les Copains*, entre les jambes de Sylvie Vartan, pour illustrer le hit *Comme un garçon*.

C'est ainsi que vit René. De coups en rencontres, d'impondérables en occases. C'est ainsi que sont les Champs dans les années soixante où les initiés se connaissent ; où quelques-uns connaissent René, où lui-même connaît tout le monde. Et, pour cette fois-ci, c'est un type de chez Filipacchi qui, hypnotisé par le potentiel photo de la moto, obtient contre quelques beaux billets la location pour une journée de pose en compagnie de Sylvie.

Puis, il louera encore la Harley à des boutiques de fringues à la mode, à d'autres photographes ; et il la vendra. Trop salissante...

De ce jour, René deviendra un marcheur effréné. Jusqu'à la fin de sa vie, il marchera, piéton de Paris, avaleur de bitume, parcourant la ville des heures, d'est en ouest et du nord au sud, entraînant dans son sillage filles et copains en quête d'absolu et d'ivresses.

Paris ressemblait – presque – encore aux romans de Balzac, aux films d'Autant-Lara ou aux *Quatre-cents coups* de Truffaut. Non pas le Paris d'avant Haussmann, mais celui d'une atmosphère en noir et blanc, avec les cireurs, les vitriers qui criaient « Vitrieeeeer ! ».

Les concierges à gouaille et les bougnats pépères. Aux Halles, on causait l'argot, la langue des ténébreux, et dans le 16^e, Marie-Chantal parlait comme Jacques Chazot. Pigalle était corse, Barbès déjà arabe et le Quartier latin étudiant. Et René parlait toutes ces langues – sauf l'arabe –, se fondant dans ce Paris qu'il aima tant comme dans un maquis. C'était un « paysan de Paris » considérant l'au-delà du tunnel de Saint-Cloud comme terra incognita.

Déjà à l'époque, il lui faut Paris comme une respiration. La cambrousse, morne plaine, lui refile des spasmes. Il est un titi. À particule, certes, mais un authentique Poulbot.

Il traîne les copains, admiratifs devant son élégance ostentatoire, chez Tolhub père et fils, tailleurs dans le Sentier, ou chez Monsieur Charles, même périmètre. Il y mène Jean-Pierre Filip, enfant de l'Assistance, d'origine italienne, venu de la banlieue et que le sort transformera en millionnaire ; et Pierre-Henry Baudrier, un nouveau venu à l'humour ravageur et au coup de poing précis ; et Greg, son alter ego, tous deux avides de plaies et de bosses...

Néné a des potes partout, des amitiés parallèles qui attendront le jour de ses obsèques pour se croiser une première... et dernière fois. Avec les uns, il discourt savamment autour de la longueur idéale d'un revers de pantalon et fait l'exégèse de la veste cintrée qui flatte la taille et avantage le buste.

Avec d'autres, il s'interroge très sérieusement sur cette drôle d'époque qui est la leur.

René a désormais dix-sept ans et son aura gagne en autorité, même s'il n'eut jamais l'âme d'un meneur ; trop individualiste pour cela. Il est un mélange de déconneur plein d'humour, d'intelligence narquoise et d'aristo sans le sou, violent à l'occasion et tendre, toujours, avec Mamita.

Il est assurément hors norme, et surtout, sous l'angle qui démange le plus à cet âge et cette époque, de tous, il est le seul à avoir *vu le loup* depuis longtemps. Si cela lui confère une supériorité morale auprès des copains, lui-même considère cette propension à séduire les filles – mais surtout à les sauter, quand la pilule et

la morale commencent à peine à s'entrechoquer – comme allant de soi. En effet, il a ce truc en plus dont peu de garçons peuvent s'enorgueillir : il plaît aux filles. Un charme canaille le désigne aux yeux des minettes – selon la terminologie de l'époque – comme un des play-boys à la mode cette année-là. Mais lui, ce qu'il préfère, ce sont ces filles à la féminité outrancière, au mauvais goût affiché. Une danseuse de cabaret et une putain maquillée l'emporteront toujours sur les femmes de son milieu.

Il continue de faire les sacs à main dans les surprises-parties et distribue sans compter le fruit de ses larcins à ceux qui se trouvent à ses côtés le lendemain. Il se moque du confort, de l'avenir et des convenances. Il dort à droite à gauche, parfois dehors avec des clodos, et ne revient chez sa mère qu'au petit matin avec des croissants et un bouquet de fleurs arrachées d'un parterre au jardin du Luxembourg.

En mars 1968, un article du *Monde* retentit quelque peu dans le Landerneau étudiant et lycéen qui ignore la télévision des vieux cons, avec la pipe à Desgraupes et la tronche de Zitrone, larbin obséquieux du régime.

« Quand la France s'ennuie » pérore un certain Vinson-Ponté. Cet observateur patenté des soubresauts du monde, dont il dresse la liste avec des accents de prophète prêchant dans le désert, déplore, en substance, que « dans une petite France presque réduite à l'hexagone... – sans grande prise sur les événements mondiaux... » les chers compatriotes, au chaud dans leur bien-être, font courir au pays le risque de « périr d'ennui ».

– Ben oui, mon pote, commente René en lisant l'article devant un auditoire avide de ses fulgurances, le coup d'État en Grèce, le Biafra, les guérillas en Afrique et Cuba, tout le monde s'en tape ! On a eu une Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Indochine, puis celle d'Algérie et tu voudrais qu'on descende dans la rue parce que les Américains n'aiment pas les Noirs, que les Indonésiens se massacrent et que le Kenya, – alors qu'on ne sait même pas où c'est – souffre de « tensions ».

– Tiens, lis ça aussi, souligne Greg penché sur le canard. « Les étudiants français se préoccupent de savoir si les filles de Nanterre et d'Antony pourront accéder aux chambres des garçons, conception malgré tout limitée des droits de l'homme. »

– Des doigts de l'homme, il aurait dû écrire ! s'esclaffe René dans un rire gras. J'ai pas attendu ce gros puceau joufflu de Cohn-Bendit pour baiser des gonzesses ! Et puis, il nous emmerde Vinson Pontifiant. C'est pas la France qui s'ennuie, c'est Vinson-Ponté. La France l'ennuie, parce qu'il voudrait des émeutes comme à Berkeley, des guerres et des révolutions. Les catastrophes, c'est le gagne-pain des journalistes. Alors, évidemment, quand de Gaulle inaugure les chrysanthèmes avec Tante Yvonne, ce n'est pas très excitant...

* * * *

Quelques jours plus tard, la France ne s'ennuie déjà plus... En tout cas, pas René, qui naît une deuxième fois dans les mois qui précèdent Mai 68. Le Quartier latin est plus que jamais partagé entre deux camps : Occident, dirigé par un certain Madelin, et Alain Robert¹, et la nébuleuse anarcho-gauchiste². Dans la plus pure tradition de ce quartier qui en perd son latin, la violence politique entre groupuscules monte chaque semaine d'un cran. On va d'opérations en expéditions punitives, de passages à tabac en cognes frontales. Pour Occident, les chevelus sont des « bolchos » à exterminer, qui eux-mêmes considèrent les fachos à croix celtique,

1. Alain Robert, surnommé à l'époque Anthracite par les gauchistes qui le représentent en rat noir. Il sera plus tard un collaborateur de Charles Pasqua.

2. Nébuleuse qui compte la Gauche Prolétarienne, la Ligue communiste, les Maos et autres anarchistes et « situationnistes » qui siègent désormais dans les conseils d'administration des entreprises du CAC 40. Mais, à l'époque, les gauchistes doivent aussi compter avec les CRS et Roger Holleindre, ancien para et futur cadre du Front National, qui dirige le Comité de soutien au Sud-Vietnam et les JPS ; deux entités essentiellement composées de sympathisants OAS et d'anciens d'Algérie.

comme des suppôts de l'impérialisme américain, responsable des bombardements au Vietnam. Pas de quartier pour les fascistes. Pas de fascistes dans le quartier.

Les casques noirs à manches de pioche de droite combattent les casques blancs et les barres de gauche – ou vice versa. Et les blessés des deux camps commencent à affluer aux urgences. Ce n'est pas encore la guerre civile – le reste du pays est désespérément étranger à cette agitation estudiantine – mais on s'en approche. Et René, dans ce climat délétère, exulte.

« Levez-vous orages désirés », lui souffle l'autre René – de Chateaubriand. Enfin, il se passe quelque chose ! C'est le retour de l'Histoire avec un grand H. La fin du ronron démocratique.

Le Vietnam ? Il s'en moque ; comme de ses premières Weston. Le Comte de Paris ? Pareil. Ce qui lui importe dès lors, c'est se battre physiquement, avec la politique comme prétexte. Contre les flics, mais également contre les bolchos qu'une allergie viscérale lui désigne comme une gangrène. C'est bien au-delà des idées, de l'idéologie, c'est pratiquement physique. Et les idées ne pèsent pas tant que cela encore, quand ce sont davantage le suivisme et le conformisme de ses contemporains qui lui provoquent des spasmes.

Dans la cour du lycée Condorcet, les fayots d'hier, sentant se lever un vent favorable, commencent à tomber le masque. Des speechs, improvisés du côté des chiottes pour ne pas se faire repérer par les pions, mettent en scène des zélateurs adolescents de la révolution chinoise et de Che Guevara. Ce n'est pas tant ce qu'ils racontent – René s'en fout – mais c'est le sérieux de ces mecs, leurs binocles à la Trotski, leurs cheveux gras, cette dégaine à la mode « ghetto de Varsovie » avec le pardessus crasseux et le futsal en tire-bouchon. Ils sont raides comme un peloton d'exécution et te désignent l'exemple chinois comme le salut ultime pour la France. On pourrait en sourire, mais René n'est pas là pour rigoler. Son corpus idéologique est bien sommaire, et l'influence, surtout d'ordre esthétique, de l'Action Française aussi, mais ce sont ses tripes qui parlent. Alors, un jour, quand deux d'entre eux sortent des cours en continuant de parler révolution avec deux laiderons

en guise de groupies, René leur tombe dessus. Bien comme il faut, sans témoin ou presque. Et c'est le massacre, la raclée de leur vie. Les mecs finiront à l'infirmerie avant d'aller se plaindre au dirlo. Ultime avertissement.

Pendant ce temps, Greg est enfermé dans le pavillon de ses parents en banlieue avec interdiction d'aller à Paris. Et Pierre-Henry Baudrier, élève à Henry IV, multiplie les provocations. Notamment en cours d'histoire où il évoque les Résistants sous l'Occupation comme des « terroristes ». Pas sûr qu'avec de tels arguments il décroche une mention au bac.

« J'ai rencontré René en 1967 dans une réunion salle des agriculteurs où m'avait emmené un copain lycéen de l'Action Française, » se souvient Baudrier, sexagénaire alerte, boxeur patenté et grand bourgeois égaré dans l'administration de telle mairie de droite passée à gauche puis de nouveau à droite. « Ma première impression, outre qu'il était habillé comme un teenager de *West Side Story*, fut celle d'un type à qui il ne fallait pas marcher sur les pieds. Il était fasciné par James Dean et Charles Maurras. C'était assez singulier. D'ailleurs, chez lui, tout était original, déroutant. Je l'ai connu pendant quarante ans et pourtant je ne suis jamais parvenu à le cerner. Il était insaisissable, sa personnalité était à tiroirs, sa vie une énigme. Déjà adolescent, il connaissait une multitude de gens disparates. Et puis, il était un pilier des Champs-Élysées, que nous arpentions des journées entières en marchant. Quand nous avons commencé à avoir un peu les moyens, il m'escortait chez des tailleurs ou des bottiers où on lui déroulait le tapis rouge. Il avait une culture des sapes incroyable ! Il aurait pu aisément devenir chroniqueur dans un journal de mode. Mais, surtout, très tôt, il a emprunté des chemins de traverse et côtoyé des gens beaucoup plus âgés que nous. À l'époque, et compte tenu de son milieu, c'était très surprenant. Quand nous patrouillions sur les Champs, il était sans cesse arrêté par des relations à lui : des rabatteurs libanais en quête de filles, les frères Balenciaga à la recherche d'une nouvelle Rolls, des voyous corses, ou des journalistes de *Match*. Ce mode de vie

et ces accointances ont très tôt désespéré sa mère, déjà âgée et démunie matériellement. J'ai assisté à je ne sais combien de scènes à l'italienne où elle me prenait à témoin devant ce « bon à rien » qui l'envoyait balader. Et encore, elle n'en savait pas la moitié ! Notamment concernant les bastons nombreuses. Dans ce registre, René, comme dans les autres domaines, allait toujours plus loin que les autres. Il était capable d'une énergie et d'une violence qui nous étonnèrent toujours. Et pourtant, nous n'étions pas des enfants de chœur... Lui, quand il se battait, c'était dantesque. Il y avait une sorte de déchaînement, de surenchère irrationnelle. Quand les autres reculaient devant la supériorité en nombre, lui fonçait comme un fou. »¹

C'est à Nanterre que tout se passe. Fort bourgeoise à l'époque, la fac qui voisine avec les bidonvilles devient célèbre du jour au lendemain grâce à Daniel Cohn Bendit, de ses « enragés » et de la pétaudière idéologique qui se greffe à tout cela... L'antenne universitaire de l'Action Française se dote alors d'un service d'ordre dirigé par Bernard Lugan², étudiant à Nanterre et condisciple de Patrice Sicard³, contradicteur du jeune Cohn-Bendit promis à l'avenir que l'on sait.

Ce n'est pas encore le mois de mai, dont nul ne soupçonne quel foutoir cela sera, mais la tension monte. Au point que Jacques Baumel, ancien résistant au sein du réseau Combat, proche de de Gaulle et accessoirement élu des Hauts-de-Seine, s'alarme avant tout le monde des velléités insurrectionnelles du monde étudiant. Il s'en ouvrira à Jacques Foccart – Monsieur Afrique et barbouze

1. Entretien avec l'auteur.

2. Bernard Lugan abandonnera le militantisme en 1971 pour une carrière en Afrique, puis en France comme chercheur en histoire. Il est aujourd'hui un africaniste mondialement reconnu.

3. Pseudonyme de Patrice de Plunkett qui a joué un grand rôle comme intellectuel de droite, notamment avec le GRECE. Futur rédacteur en chef du *Figaro Magazine* dans les années 80 et 90.

en chef du gaullisme – qui lui-même avertira le Premier ministre Pompidou. En vain.

René, bien que lycéen, mais déjà repéré pour ses qualités, sera bientôt mobilisé par l'appareil de l'Action Française, seul mouvement de droite non gaulliste réellement solide à bénéficier de troupes, d'argent et de locaux et d'un journal qu'on cite – *Aspects de la France*. Quand Occident tourne avec quatre-vingts militants et que Roger Holleindre prétend mobiliser les foules avec son *Contre-poison*, l'opuscule anti-gauchiste, l'*Action Française* est lue et se répand au-delà du Quartier latin. Même si les Français, dans leur grande majorité, préfèrent regarder *Les Shadocks* à la télé.

Le 2 mai, tout commence ; et nul ne sait comment cela finira. À part peut-être quelques vieux briscards comme son père qui, du haut de ses deux guerres, toise l'anecdote : « Dans dix ans tes révolutionnaires seront des bourgeois bedonnants ! »

Mais René a dix-sept ans et veut croire à ce retour du tragique dans la France des Trente Glorieuses confortables. L'odeur des gaz lacrymogènes qui se répand aux abords de l'Odéon, ces émeutes dont on écoute le déroulement sur son transistor avant de les rejoindre. Et puis, la panique des vieilles barbes du pouvoir fait plaisir à voir. À la télé, Alain Peyrefitte pointe ses grandes oreilles, mais n'entend rien. Et Pompidou non plus, puisqu'il est en Afghanistan. Quant au général au blair si creux d'ordinaire, il en perd son latin. Qu'est-ce que ce vieil opportuniste né au XIX^e siècle pourrait comprendre à cette chienlit qui a pour dieux des guitaristes à cheveux longs ?

Galvanisé, comme une partie de sa génération, René l'est sans aucun doute. Mais à contre-courant. Son dilettantisme au sein de l'Action Française laisse place à un militantisme soutenu. Le service d'ordre de l'Action Française, mené de main de maître par Lugan, remplace bientôt la bande du Drugstore, elle aussi en proie aux clivages. Les bourgeois se découvrent Mao ou « situs », prolétaires ou trotskistes. Et bientôt, ils troqueront leurs blazers

contre une veste de treillis à la Bob Dylan. Il en est même un qui deviendra larbin du grand capital à *Libération* et écrira ses souvenirs poussiéreux d'une plume fatiguée¹. La boucle est bouclée.

C'est le grand bordel et René adore ! L'État et ses vieillards ont déserté le navire et c'est tant mieux ! Ils laissent aux CRS et aux barbouzes le soin de faire le ménage. Contrairement aux éboueurs en grève auxquels succède l'armée.

René ne trouve plus à s'approvisionner en Gauloises, alors il fume des P4, des maïs et des Lisières, bref des tiges infâmes. Peu importe, alors même qu'il s'épanouit, au printemps de sa vie qui fait écho à ce printemps 68, où il rencontre pour la première fois l'engagement et fait corps avec des centaines de camarades, tous happés par le même idéal. Un idéal sommairement affiché à la une du journal étudiant *l'Action Française Université* qui titre : « La démocratie à la voirie ! » – 13 mai 68.

On ne peut être plus clair et plus en phase avec son temps, puisque, de l'autre côté de la barricade, c'est : « Élections, piège à cons ! ». Pour autant Pierre Pujo, dans son éditto, nuance quelque peu en écrivant : « Dans la France d'aujourd'hui où domine partout (...) le souci du confort, de la jouissance, le matérialisme et la médiocrité (...) démocratique, on ne s'étonnera pas qu'une jeunesse inquiète de son avenir, et refusant le carcan d'un monde sophistiqué, soit une proie facile pour les agitateurs marxistes maoïstes. » Dont acte.

Les manifs succèdent aux manifs. Pendant dix jours, René et les autres, sous l'impulsion de Pierre Juhel, une sorte de Jean Gabin au verbe fort et aux poings susceptibles, gardent les points de vente du journal du mouvement. Saint-Lazare, le carrefour Odéon et d'autres positions sont autant de lieux stratégiques qu'il convient de préserver des avancées gauchistes. C'est grisant et baroque, quoique fatigant, mais la révolution en cours ne nécessite-t-elle pas des contre-révolutionnaires ?

1. François Armanet, *La bande du drugstore*, Denoël, 1999.

« On a vu débarquer René à l'Action Française avant Mai 68, lorsque le climat dans le Quartier latin commençait à devenir délétère » se souvient Louis Juhel, fils de Pierre. Moi, j'étais déjà un vieux, j'avais vingt-cinq ans, alors que René devait en avoir seize. Il est entré à l'Action Française pour plusieurs raisons : en réaction à l'air du temps, et aussi parce que, contrairement à Occident et d'autres groupuscules nationalistes, nous avons une histoire, un corpus idéologique et que nous comptons dans nos rangs des écrivains de renom. Michel Déon, Jacques Perret, etc. Mais je crois aussi que l'Action Française a très tôt incarné pour lui une sorte de famille. Lui qui n'avait que sa mère s'est trouvé parmi nous une multitude de frères d'armes et d'âme. D'ailleurs, malgré quelques périodes d'absence, il nous est toujours revenu. »¹

L'extrême droite étant ce qu'elle est – c'est-à-dire un vivier bordélique – vient le jour où les types de l'Action Française fondent sur ceux d'Occident. La raison ? Occident brandit des pancartes « La France aux Français » et « Unité Nationaliste », jugées hors de propos par Patrice Sicard. Les frères ennemis se cognent sérieusement sous l'œil réprobateur de Charles Maurras qui, là aussi, doit songer à la revanche de Dreyfus.

Occident et l'extrême droite sont la proie des états d'âme : il y a ceux des militants qui préconisent l'alliance objective avec les gauchistes contre le Système, et les autres, favorables au coup de main ponctuel au pouvoir contre les communistes. L'Action Française n'échappe pas aux contradictions de cette jeunesse résolument libertaire ; mais fait le plein d'adhésions nouvelles. Les locaux de la rue des Petits-Champs fourmillent jour et nuit, et le quartier est résolument Action Française.

Au-delà des manifs et de ce qui sera finalement un non-événement, Mai 68 conforte René dans sa bohème et sa nature profondément libertaire. Il n'est pas rentré chez Mamita pendant dix jours.

1. Entretien avec l'auteur.

Elle-même, coincée par la pénurie d'essence, prolonge la grève générale du 13 mai dans des châteaux amis où elle improvise des récitals ; pendant que les hobereaux, paniqués par la révolution qui monte, entassent les tapisseries d'Aubusson dans la DS noire, et planquent dans des caves obscures les meubles de Tante Charlotte.

Le mouvement et les forces en présence ont pris de telles proportions, que René et ses amis ne sauraient songer aux combats qu'ils espéraient. D'ailleurs, les responsables de l'Action Française – de « l'inAction Française », ironiseront les boutefeux de la *concurrency* – découragent ces affrontements entre Français. Position louable, mais inconfortable pour ceux de ces gens de la droite antiparlementaire, qui se retrouvent coincés entre le gaullisme et le gauchisme, objets d'une même détestation.

Qu'à cela ne tienne. René déserte parfois le siège de l'Action Française pour flâner dans un Paris méconnaissable.

Ô sainte anarchie qui gagne les cœurs et se répand au-delà de tous les espoirs ! Du jour au lendemain, les sages dactylos qui bossent sur les Champs balancent leur soutif à la figure du petit chef en scandant « Vive la Révolution ! ». C'est une image, bien sûr, mais l'esprit est là. Et René aussi en embuscade qui, insatiable, voit cette ébauche de révolution sexuelle comme un don des dieux. Il drague plus que jamais, sillonnant les Champs, à la sortie des bureaux, en quête d'une petite émoustillée par le soleil de mai, les prémices de la guerre civile et les lendemains qui chantent.

Elles ne sont guère gauchistes, les mêmes laborieuses, parfois même de droite, mais le climat est à l'amour plutôt qu'à la guerre. Quant aux petites dindes gauchisantes, filles des grands bourgeois alentour, elles se lâchent enfin, timidement d'abord, puis carrément ensuite. Ce n'est plus de la drague, c'est du tir aux pigeons.

Sa jeunesse se fond dans celle de ce Paris méconnaissable qu'il parcourt comme un touriste. À chaque coin de rue, entre Odéon, la Sorbonne et le Luxembourg, des prêcheurs barbus déclament des textes abscons. Des poètes beatniks sortis d'un roman de Kerouac grattent leur guitare sur deux accords en des mélopées folk à la Dylan. *The times they are changin'*, roucoulent-ils, inspirés,

le regard perdu vers des horizons lointains... et dans le décolleté d'admiratrices énamourées.

Le Quartier latin vit son *Summer of love* californien, et le boulmich' dépaqué se prend pour Haight Ashbury, le carré hippie de San Francisco. Un exotisme nouveau a succédé aux émeutes de la rue Gay-Lussac. Sous les pavés ce n'est pas encore la plage, mais on sent poindre les grandes vacances de l'Histoire, comme si le temps était suspendu aux lèvres de la jeunesse. Oui, plus que jamais, au-delà des clivages politiques, la jeunesse se réinvente, semble prendre le pouvoir sur les barbons qui n'y comprennent plus rien. Cette liberté nouvelle plaît à René. Il dort ici et là, chez une fille ou un militant, pique des fringues dans les magasins quand il ne s'est pas changé depuis trois jours et « emprunte » une voiture quand, las de marcher des heures, il compte se rendre à l'autre bout de Paris. Il est intrinsèquement anarchiste, sans le savoir, sans avoir lu Bakounine, faisant sien l'adage : « La monarchie, c'est l'anarchie + 1. »

Sur les murs, les professions de foi marxistes et la rhétorique libertaire se côtoient et donnent le ton pour les prochaines décennies. Si René se marre volontiers devant tel slogan que n'aurait pas renié Dutronc – « Marx est mort, Dieu aussi... et moi-même je ne me sens pas très bien ! » – son sourire se fige en revanche devant la logorrhée des tribuns dépenaillés qui occupent la Sorbonne et tétanisent d'admiration les plus belles gonzesses de Paris, qui reviennent d'un week-end à Deauville dans la propriété familiale pour lever le poing avec les *camarades* et « faire sauter le Système ».

Devant cette comédie, René ne songe plus à rire. Quand les bourgeois défendent leurs intérêts égoïstes, c'est dans l'ordre des choses ; mais quand leurs enfants qui n'ont jamais adressé la parole à la concierge prétendent instaurer la dictature du prolétariat, c'est obscène. Il n'a pas le recul de l'âge, ni celui des années qui autorise désormais une analyse au scalpel de ce mois de mai, mais il sait pourtant déjà qu'il est en guerre. Et pour longtemps. Seuls de ses amis à déplorer le foutoir : les voyous corses de la rue

Jean-Mermoz, « pigistes » chez les barbouzes CDR¹, succursale du SAC. « Oh ! Petit René, C'est pas bon pour les affaires tout ça. Il va falloir que le Grand Charles, il remette de l'ordre sinon, nous, on va s'en charger... »

Et cela sera fait.

Dans l'intervalle, Bernard Lugan, étudiant de choc, quoique flanqué d'un chic et d'un flegme très anglais, et d'une éternelle raquette de tennis², entretient avec le député-maire Jacques Baumel une relation suivie. « Durant le mois de mai, raconte le professeur Lugan³, Baumel qui incarnait tout ce que nous détestions – il était gaulliste, complice des crimes contre l'OAS, plus ou moins patron du SAC et donc ennemi juré – demande à me rencontrer à Saint-Cloud pour une entrevue au cours de laquelle il me confie redouter un coup de force des communistes. Venant de ce personnage qui avait été un grand résistant, fondateur du réseau Combat et ordonnateur du RPF, la menace prenait une autre envergure. À travers ses propos et devant son désarroi, c'est en fait le pouvoir qui vacille. Ainsi me propose-t-il de mettre entre parenthèses nos divergences idéologiques et les blessures du passé afin de nous unir contre les communistes dont il redoute l'offensive au moment de

1. CDR : Comité de Défense de la République, créé en réaction aux événements pas Charles Pasqua après une série d'incidents. Le 22 mai, le gouvernement décrète une interdiction de séjour contre Dany Le Rouge – « Juif allemand » ainsi que le dénoncera Georges Marchais – qui a pour conséquence une radicalisation des manifestations. Le 24 mai, des heurts brutaux font 2 morts (un policier à Lyon et un manifestant à Paris). Les CDR sont créés en y incorporant des éléments pro-Algérie française, pourtant hostiles au général de Gaulle. Devant la menace « révolutionnaire », les deux droites s'unissent au point que, lors de la grande manifestation du 30 mai, on entendra les slogans « Algérie française ». Le 17 juin, le général de Gaulle renverra l'ascenseur en amnistiant le général Salan ainsi que dix membres de l'ex-OAS, pourtant à l'origine de l'attenta du Petit-Clamart.

2. Cet accessoire, délesté de ses boyaux, était une arme redoutable. Elle lui vaudra le surnom « d'homme à la raquette ».

3. Entretien avec l'auteur.

la grève générale. Il est bien évident qu'avec mes dix-sept types, dont René, nous n'allions pas contenir des millions de bolcheviques décidés. Mais Baumel, qui a joué un rôle très important à ce moment-là, sait beaucoup de choses et me confie que le général Massu, que de Gaulle rencontrera à Baden-Baden le 29 mai, est disposé, si la situation empire, à investir Paris avec des chars. Or le seul point d'accès à Paris à l'ouest est le tunnel de Saint-Cloud. Il devient alors une position stratégique d'importance, une sorte de *Pont de la rivière Kwai* que le pouvoir, et donc Baumel, entend préserver de tout blocage. « Il n'y a plus que vous, me dira-t-il en substance. On vous armera le moment voulu, et vous serez couverts s'il y a de la casse... » Je fis part à mes commissaires¹ de ces perspectives et tous, comme un seul homme, répondirent présent. Non point pour sauver le régime, mais pour ne pas voir les communistes prendre le pouvoir. René, comme nous tous, était littéralement galvanisé par cette situation insurrectionnelle et par la promesse de prendre les armes ; même si celles-ci étaient frappées du sceau infâme du gaullisme... »

Las, l'épilogue à ce mois de mai sera moins tragique que prévu. « Au mois de juin, quand tout fut rentré dans l'ordre, Jacques Baumel nous invita dans les jardins d'une superbe propriété de Saint-Cloud, afin de nous remercier d'avoir été là quand il ne pouvait plus compter sur ses propres troupes. Devant les bourgeois présents qui avaient retrouvé le sourire et grignotaient gloutonnement des petits-fours, il eut l'élégance de faire notre éloge. Tout se passait bien dans le meilleur des mondes, jusqu'au moment où un fils de famille présent se mit à grimper dans un cerisier avec un drapeau rouge en chantant l'*Internationale*. Les bourgeois qui avaient tant craint pour leur tête pendant un mois trouvèrent cette scène très amusante. Mais pas nous. Nous avons secoué le cerisier jusqu'à en faire tomber ce fruit trop rouge à notre goût. Et lorsqu'il fut à terre, nous avons roué de coups le mec en question.

1. Dans la hiérarchie AF, le commissaire vient en second après le grade de Camelot.

Là, plus personne ne riait. Pour finir, nous avons renversé le buffet devant les mines déconfites de nos hôtes. René, qui avait dix-sept ans, a donné ce jour-là une étendue intéressante de ses talents. »

La version de René : « On a tout simplement lynché le fils à papa qui voulait faire son intéressant devant les parents indulgents. Toute cette engeance issue du progressisme bourgeois de la Libération préparait ce qu'on a vu par la suite, c'est-à-dire les bourgeois de gauche, les droitiers littéralement foudroyés par la doxa gauchiste, les bobos, etc. Ce jour-là, je suis devenu un enragé. »